

Des animaux et des hommes

Alors que la consommation de viande ne cesse d'augmenter, les publications sur l'éthique animale – qu'on appelle désormais la «philozooophie» – font florès. Entretien croisé avec deux auteurs qui ont, cette année, relancé la question de nos relations avec les bêtes.

PAR NATHALIE MAILLARD

Pourquoi de plus en plus d'individus choisissent d'adopter un régime végétarien? Cette tendance s'accompagne dans le monde francophone par l'essor de publications sur l'éthique animale – ou ce qu'on désigne maintenant par le terme de «philozooophie». On pourrait voir ces phénomènes simplement comme une «mode» qui assimilerait le souci pour les animaux à la tendance vestimentaire d'une saison. Or ce mouvement s'appuie sur une réflexion des plus sérieuses.

Entretien sur les questions d'éthique que pose notre consommation de viande avec Elise Desaulniers, bloggeuse québécoise (penservantdourvirlabouche.com) et auteure en 2011 de *Je mange avec ma tête. Les conséquences de nos choix alimentaires* et avec Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, qui a publié en France plusieurs ouvrages consacrés à ce sujet, dont *Éthique animale*, en 2008 et *Anthologie d'éthique animale. Apologie des bêtes*, en 2011*.

Comment en êtes-vous venus à vous préoccuper d'éthique animale? Et qu'est-ce que cela a changé dans vos habitudes alimentaires?

Elise Desaulniers: J'ai toujours été intéressée par les animaux et la nature. Mais ce n'est qu'en 2008, en feuilletant par hasard un livre de Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, que je me suis rendu compte qu'il y avait un problème moral dans mon rapport aux animaux et que je me suis mise à m'intéresser véritablement à la question. Je suis ensuite devenue végétarienne, puis progressivement végétalienne¹, par souci de cohérence. Mais mes intérêts portent sur l'éthique alimentaire en général et pas uniquement sur la question de l'éthique animale.

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: Comme Elise, j'ai un intérêt pour les animaux qui remonte à mon enfance. Mais ce sont des cours d'éthique en médecine vétérinaire que je donnais il y a quelques années à l'Université de Montréal qui m'ont fait découvrir tout le champ de la philosophie anglo-saxonne consacré à ce sujet. C'est en préparant ces cours que je suis aussi devenu végétarien. Quand on fait de l'éthique animale, le lien entre la théorie et la pratique est peut-être plus évident que dans les autres domaines de la philosophie morale. Car les objectifs sont clairs et il existe des solutions, comme limiter ou arrêter sa consommation de viande, qui sont faciles à mettre en œuvre.

En tant que discipline philosophique, l'éthique animale s'est d'abord développée dans le monde anglophone dans les années 70, notamment avec la publication du livre de Peter Singer, *Animal liberation*². En France, l'intérêt pour l'éthique animale est plus récent, mais il fait aujourd'hui l'objet d'un nombre de publications considérables. Comment expliquez-vous l'essor de l'éthique animale depuis les années 70?

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: J'aime d'abord nuancer cette idée selon laquelle l'éthique animale aurait en quelque sorte «commencé» dans les années 70. En travaillant sur mon anthologie, j'ai réalisé qu'il y avait, de l'Antiquité à nos jours, une continuité dans nos préoccupations concernant la ma-

vage que Singer s'est intéressé à la question animale. En France, l'intérêt tardif des philosophes pour l'éthique animale est lié à la domination de la tradition humaniste. L'esprit français, c'est l'esprit des droits de l'Homme, trop souvent interprété comme des droits-privilégiés contre les animaux.

Une constante des différentes démarches en éthique animale est de réduire la fracture ontologique entre l'homme et l'animal. Il reste que les animaux non humains ne sont pas des

et qui en feraient des êtres à part. Ils n'ont pas une quelconque supériorité ontologique. Comme le disait le philosophe britannique Bertrand Russell, si nous dominons les animaux, c'est uniquement parce nous avons la capacité de les détruire; c'est la loi du plus fort. Peut-être que ce qui nous distingue d'eux, c'est notre capacité d'agir par devoir. Mais cela reste à démontrer.

En éthique animale, il y a des welfaristes (de l'anglais *welfare*, qui signifie bien-être) et des abolitionnistes. Qu'est-

pense que si tout le monde diminue sa consommation de viande, cela aura plus d'impact que si 5% de la population devient *vegan*³.

Elise Desaulniers: Je pense aussi qu'en la matière il est contre-productif d'être blanc ou noir. Je me positionne donc plutôt comme welfariste, c'est-à-dire en faveur de l'amélioration des conditions d'élevage des animaux. Par ailleurs, je ne préconise pas la diète *vegan* comme diète mondiale. Dans certains endroits du monde, ou l'alimentation dépend essentiellement de la pêche par exemple, il serait tout à fait inadéquat de demander l'abandon de

La consommation de viande augmente, la demande est croissante. Est-ce que l'élevage industriel est une solution?

Elise Desaulniers: Dans quarante ans, nous serons neuf milliards sur la planète et on prévoit que la demande de viande devrait doubler d'ici là. Mais l'élevage industriel n'est pas une solution au problème de la faim dans le monde. Car les animaux d'élevage intensif sont nourris de céréales. D'ici 2050, on calcule que le bétail de la planète mangera autant de nourriture que quatre milliards de personnes! Or ces céréales pourraient être consommées par les humains. Par ailleurs, la culture de céréales pour les animaux réduit la surface de terres agricoles qui seraient disponibles pour d'autres cultures.

Quand on parle de souffrance ou d'éthique animale, on rétorque souvent qu'on a bien d'autres problèmes à régler!. Qu'est-ce que vous répondez à cette remarque?

Elise Desaulniers: Je réponds qu'il y a certes d'autres problèmes, mais que cela n'empêche pas de se préoccuper aussi des animaux. L'avantage est qu'il est, dans ce dernier domaine, facile et économique de faire quelque chose. Pourquoi ne pas consacrer l'argent que nous économisons en réduisant notre consommation de viande à une œuvre humanitaire, par exemple? Par ailleurs, l'éthique animale nous aide à développer la compassion pour ce que l'on ne voit pas, c'est-à-dire aussi pour des problèmes humains qui sont loin de nous.

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: C'est le sophisme du pire: x n'est pas un problème parce qu'il y a pire que x. Les gens qui font ce genre de leçon ne font souvent rien ni pour les animaux ni pour les humains. Par ailleurs, les individus qui ont contribué à l'éthique animale, comme Gandhi ou Albert Schweitzer, militaient autant pour les hommes que pour les animaux. Comme le remarque Elise, notre souci pour les autres hommes comme celui pour les animaux fait appel à notre compassion; et il y a une continuité de notre compassion pour les premiers à celle que nous mobilisons à l'égard des seconds.

Elise Desaulniers: J'ajouterais que, quand on militie en faveur du bien-être animal ou qu'on se dit *vegan*, on est souvent perçu comme des extraterrestres. Comme des gens trop émotifs, qui ne s'intéressent pas aux vraies questions. Parfois même comme des extrémistes. Mais il n'y a rien d'extrême à accorder ses propres pratiques à ses valeurs.

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: Puisque j'ai le mot de la fin, j'aimerais citer cette parole de Démosthène aux Athéniens: «La difficulté n'est pas à mes yeux de vous apprendre ce qui vaut le mieux – je crois qu'en général vous le savez tous fort bien; – c'est de vous persuader de le faire». La question que pose l'éthique animale est intuitivement présente chez tout le monde. Mais il y a un décalage entre ce que l'on sait et ce que l'on pratique. Ce dont il s'agit, c'est donc avant tout de convaincre les gens de faire... ce qu'ils savent qu'ils devraient faire.

la consommation de poissons.

Elise Desaulniers, dans votre livre, vous montrez que la consommation de viande pose des problèmes au niveau de l'éthique animale, mais qu'il y a aussi des enjeux sanitaires et environnementaux autour de cette question. Mettez-vous ces arguments au même niveau?

Elise Desaulniers: En tant que personne, je mets l'éthique animale au premier plan de mes préoccupations. Mais comme militante, je mets tous ces arguments un peu au même niveau. Concernant les questions sanitaires, c'est davantage la santé des personnes qui travaillent dans le domaine alimentaire que la santé du consommateur qui retient pour l'heure mon attention. Car la question de la consommation de viande ainsi que celles que cette consommation soulève en général sont par ailleurs largement documentées et communiquées par d'autres.

¹ Végétalien: qui ne mange pas de produits animaux (viande, lait, œufs, etc.).

² Vegan: qui ne consomme pas de produits animaux (viande, lait, cur, etc.).

³ Bibliographie citée dans l'article:

– Elise Desaulniers, *Je mange avec ma tête. Les conséquences de nos choix alimentaires*, Montréal, Stancké, 2011.
– Jonathan Safran Foer, *Faut-il manger les animaux?*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2010.
– Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *Éthique animale*, Paris, PUF, 2008 et *L'éthique animale*, Paris, PUF «Que sais-je?», 2011.
– Tom Regan, *The Case for Animal Rights*, Berkeley, University of California Press, 1983.
– Florence Burgat, *Liberté et inquiétude de la vie animale*, Paris, Kimé, 2005.
– Peter Singer, *La libération animale*, Paris, Grasset, 1993.



UN OUVRIER DANS UN ÉLEVAGE INDUSTRIEL DE POULET DANS LA PROVINCE CHINOISE DU SHANZI

nière avec laquelle nous traitons les animaux. Beaucoup de choses intéressantes préexistent au bout des années 70, et anticipent sur des thèmes qui seront traités par les philosophes contemporains. Mais l'histoire de la philosophie est sélective; et les auteurs qui se sont intéressés aux animaux – souvent des penseurs matérialistes – ont eu tendance à être oubliés par la tradition.

En tant que discipline philosophique, l'éthique animale s'est d'abord développée dans le monde anglophone dans les années 70, notamment avec la publication du livre de Peter Singer, *Animal liberation*². En France, l'intérêt pour l'éthique animale est plus récent, mais il fait aujourd'hui l'objet d'un nombre de publications considérables. Comment expliquez-vous l'essor de l'éthique animale depuis les années 70?

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: J'aime d'abord nuancer cette idée selon laquelle l'éthique animale aurait en quelque sorte «commencé» dans les années 70. En travaillant sur mon anthologie, j'ai réalisé qu'il y avait, de l'Antiquité à nos jours, une continuité dans nos préoccupations concernant la ma-

nière avec laquelle nous traitons les animaux. Qu'est-ce qui fait encore le propre de l'homme?

Elise Desaulniers: Selon moi, il n'y a pas véritablement de propre de l'homme. Ou alors il y a un propre de l'homme comme il y a un propre du chat ou de l'oiseau. Il y a énormément de choses que les animaux sont capables de faire et pas les hommes. Tous les êtres sont également parfaits, en fonction des capacités dont ils disposent.

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: Quand on me pose cette question, je réponds souvent par une boutade: l'homme est le seul animal à refuser de l'être. Il est le seul à vouloir se distinguer des autres animaux. Plus sérieusement, je pense que poser cette question conduit à nous placer dans une perspective anthropocentrique qu'il faut abandonner. Entre les capacités des hommes et celles des animaux, il y a une différence de degré et pas de nature. Les hommes n'ont pas des capacités spécifiques qui les distinguent de tous les autres animaux

ce qui distingue ces deux positions et laquelle est selon vous la plus défendable?

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer: Les welfaristes défendent l'amélioration des conditions de vie des animaux, sans remettre en cause le fait de les exploiter. Les abolitionnistes en revanche souhaitent abolir toute pratique impliquant l'usage des animaux comme moyens au service des fins humaines. Ce qui va de l'élevage pour la consommation à la possession d'animaux de compagnie. Les abolitionnistes sont le plus souvent des défenseurs des droits des animaux, ce que ne sont pas nécessairement les welfaristes.

Selon moi, l'abolitionnisme n'est pas réalisable. Comme je suis un pragmatique, je pense donc que la position welfariste est préférable. Par ailleurs, il me semble que certaines formes d'exploitation animale ne sont pas problématiques, tant que les intérêts des animaux sont respectés. Pour les mêmes raisons, je ne défends pas non plus des mesures radicales. Je

Être ou ne pas être végétarien

La consommation de viande ne pose pas seulement des problèmes moraux concernant le rapport de l'homme à l'animal, elle soulève aussi des questions d'éthique environnementale.

ANALYSE

es vaches, les poulets, les cochons «sont-ils si éloignés de nous dans l'ordre de la vie» demande Jonathan Safran Foer dans les premières pages de *Faut-il manger les animaux?** Formulée de cette façon, la question ne relève pas encore de la morale. Mais elle peut être au commencement d'une petite révolution dans la manière dont nous traitons les animaux. Car ce n'est que si nous les considérons comme des quasi objets, séparés de l'homme par un abîme ontologique, que nous les traitons comme de purs instruments au service de nos fins.

C'est une stratégie de rapprochement entre l'homme et l'animal qui sous-tend les différentes démarches développées en éthique animale. Soit on fait recours à la souffrance comme critère moral pouvant s'appliquer à tous les êtres sensibles; soit on attire l'attention sur le fait que les animaux – moins certains d'entre eux – possèdent, mais à un degré différent, des capacités similaires aux humains. Les animaux ont une vie mentale et sont eux aussi, selon la formule du philosophe Tom Regan, les «sujets d'une vie». C'est à ce double titre que l'on revendique ensuite une considération accrue pour leur bien-être, ou bien l'attribution, sur le modèle des droits humains fondamentaux, de droits spécifiques, qui protègent les animaux en fonction de leurs caractéristiques particulières.

Quand on est à l'épicerie et qu'on hésite entre le filet de bœuf et les côtelettes d'agneau, on ne pense pas à ce que les animaux d'élevage subi pour en arriver là. En Amérique du Nord et en Europe, où la législation est moins restrictive qu'en Suisse, la plupart des animaux d'élevage ne voient jamais la lumière du jour. Confinés dans des espaces extrêmement réduits, ils peuvent la plupart du temps à peine bouger. Les poussins et les porcelets vivent entassés dans leurs déjections, tellement serrés qu'ils développent des comportements agressifs et même des tendances cannibales. Les poulets génétiquement modifiés pour développer de plus grosses poitrines n'ont pas l'ossature adéquate pour les des pâturages.

Or, la terre utilisée pour l'élevage est ensuite «dégradée», ce qui veut dire notamment qu'on ne peut plus rien cultiver. D'une manière générale, la surface globale de terre cultivable par personne a diminué de plus de la moitié depuis 1960. De plus, pour cultiver les céréales qui vont nourrir les animaux d'élevage, il faut déboiser de grandes superficies. La forêt amazonienne perd ainsi plusieurs milliers de kilomètres carrés chaque année. Par ailleurs, du méthane produit par les animaux en passant par le transport, l'abattage ainsi que la transformation des aliments et la production de viande, contribue de manière importante au réchauffement climatique. Enfin, les antibiotiques et hormones: massivement utilisés dans l'élevage intensif, ils se retrouvent dans les déjections des animaux et se répandent dans la nature.

Consommer de la viande n'est pourtant pas nécessairement bon pour la santé. En tous cas pas la viande issue de l'élevage intensif. Pour augmenter la croissance et pour prévenir les maladies qu'ils développent souvent en raison du confinement, d'une nourriture inadaptée et des mauvaises conditions de vie, les animaux d'élevage reçoivent ainsi une grande quantité d'antibiotiques et d'hormones. On sait que les antibiotiques donnés aux animaux facilitent la colonisation de leurs intestins par les salmonelles ou l'E. coli, bactéries qui non seulement se transmettent à l'homme, mais deviennent aujourd'hui résistantes aux antibiotiques, se transformant en «superbactéries» capables de représenter un risque léthal pour les humains.

On sait aussi que des maladies virales ou infectieuses comme la grippe aviaire ou la maladie de la vache folle, sont le fruit de l'élevage industriel. En attendant la viande artificielle issue de culture cellulaire, ou un retour hypothétique à l'agriculture d'antan, de plus en plus nombreux sont ceux qui choisissent de diminuer leur consommation de produits carnés et optent pour la viande bio, produite dans un plus grand respect de l'environnement et des animaux (mais qui reste plus onéreuse).

Une chose est sûre. Si vous voulez rester un carnivore bienveillant, un seul conseil: évitez de trop réfléchir.